

Georg Lukács

*Contribution au débat  
entre la Chine et l'Union soviétique* \*

Remarques théoriques et philosophiques.

Il faut d'abord mettre l'accent sur le caractère purement théorique et même, à plus d'un titre, philosophique de ces remarques – ce qui toutefois ne signifie en aucune façon neutralité ou refus de juger.

La controverse sino-soviétique est en elle-même un événement politique de la plus haute importance, dont il est difficile d'appréhender aujourd'hui dans leur totalité les conséquences ultérieures. Mais les considérations qui suivent ne visent pas du tout à répondre de façon directement politique aux questions, ni même à indiquer des réponses.

Il va de soi qu'une telle position théorique n'implique de notre part nul désintérêt quant à la suite réelle des événements et à leur marche en avant nécessairement zigzagante. Comme tout le monde, l'auteur de ces remarques sait au prix de quelles contradictions les principes du XX<sup>e</sup> Congrès du parti communiste de l'Union soviétique se sont établis et affirmés ; il connaît la complexité des voies par où sont apparues et se sont développées jusqu'à leur acuité présente les oppositions sino-soviétiques.

Il est naturel que l'avenir ne puisse avoir d'autre structure que le passé. Oui, l'auteur – et aussi bien en tant que philosophe – est loin de sous-estimer l'importance d'un tel va-et-vient dans la réalisation des tendances de l'Histoire ; il sait avec Lénine que la « ruse » dans le cours des choses, qui dépasse toute prévision, appartient en propre à la réalité concrète et que, si on la négligeait, le monde lui-même, dans son mouvement, resterait fatalement incompris.

---

\*

Cet article est paru dans les numéros de novembre et décembre 1963 de la revue *Forum* publiée à Vienne, et dans *Les Temps Modernes*, n°213, Février 1964 (Traduit de l'allemand par Briand). Les citations ont été référencées, et corrigées en fonction des éditions françaises existantes.

Se limiter au domaine des principes théoriques comporte donc le danger de passer à côté du contenu réel des événements. Il y a pourtant des situations – je crois que tel est le cas aujourd’hui – dans lesquelles il est utile d’adopter consciemment ce point de vue. Quand un débat est dominé par les péripéties de la polémique, les accusations et contre-accusations de détail, c’est le seul moyen d’en dégager les éléments constitutifs. Il faut donc s’accommoder des sources d’erreur indiquées.

Considérons les lettres des deux comités centraux<sup>1</sup> : nous sommes aussitôt frappés par un certain contraste dans la construction et le ton de l’exposé, où s’exprime aussi, implicitement, l’opposition sur le fond. La lettre chinoise présente la facture formelle, refermée sur elle-même et pseudo-théorique de la période stalinienne. L’essence de la lettre soviétique est un appel authentique aux grandes expériences communes de notre temps qui bouleversent aujourd’hui des centaines de millions d’hommes.

Je ne mettrai en évidence que les plus importantes. Tout d’abord le P.C.U.S. a liquidé la pratique de l’époque stalinienne caractérisée par un arrogant mépris de la légalité. Si cette liquidation marque la fin du « culte de la personnalité », encore faut-il déterminer le sens de l’expression pour mesurer l’ampleur et la profondeur du changement accompli.

Il s’agit de la nécessité, pour l’État socialiste, de garantir aujourd’hui à chacun une vie humainement vécue, après que le minimum même d’humanité eut été annulé systématiquement par le régime de Staline. L’indispensable assurance d’une base pour une vie sensée était détruite ; la réalité d’une perspective de vie pour tous les hommes n’était qu’une illusion inconsistante ; toute entreprise humaine tournait à la fantasmagorie. Quant au développement politique, dans l’intérêt

---

<sup>1</sup> Lettre du Comité Central du Parti communiste de l’Union soviétique au Comité Central du Parti Communiste Chinois (30 mars 1963)  
Propositions concernant la ligne générale du mouvement communiste international, Réponse du Comité Central du Parti Communiste Chinois à la lettre du 30 mars 1963 du Comité Central du Parti Communiste de l’Union Soviétique, dite « lettre en 25 points » (14 juin 1963).  
In *Débat sur la ligne générale du mouvement communiste international*, Éditions en langues étrangères, Pékin, 1965.

duquel ces dispositions avaient soi-disant été prises, il perdait toute cohérence véritable, toute sincérité interne, il dégénérait en terreur et hypocrisie.

Il ne nous est pas possible ici de décrire, même allusivement, les effets immenses et profonds de cette libération survenue dans les pays socialistes où les comptes avec le passé stalinien ont été totalement réglés. Nous sommes tout aussi peu en mesure d'indiquer quelles répercussions funestes ces actes de Staline ont entraînées au sein du mouvement ouvrier international – pour ne mentionner que celui-ci. Si, dans quelques pays capitalistes, les communistes réussissent aujourd'hui, par un travail dévoué, à acquérir dans les questions économiques une certaine influence, celle-ci toutefois s'évanouit dès qu'il s'agit de décisions politiques. La répudiation d'un socialisme dans le style de Staline représente encore aujourd'hui – sept ans après le XX<sup>e</sup> Congrès – une tendance vivante et efficace. *C'est qu'il est plus rapide de perdre que de regagner. En particulier dans un tel cas où seule une rupture complète et radicale avec les méthodes staliniennes pourrait restaurer la confiance.*

Plus profonde et plus bouleversante encore d'un point de vue international est la deuxième expérience mentionnée dans l'appel du Comité central soviétique : l'émotion que soulève dans le monde entier la possibilité d'une guerre nucléaire. Il est superflu d'appuyer cette affirmation par une énumération de faits. Il est souhaitable que beaucoup de gens lisent à fond les lettres émouvantes de Claude Eatherly, le pilote d'Hiroshima ; un grand nombre connaît, j'en suis sûr, le revirement salutaire de la pensée de Bertrand Russel sur cette question, etc. Chose plus importante encore que toutes ces réactions : le XX<sup>e</sup> Congrès est la première puissance réelle à avoir offert au monde les perspectives d'une vie sans guerre atomique. Cette proposition va de soi aujourd'hui. Mais il n'est peut-être pas superflu de la présenter à nouveau avec le caractère paradoxal qui était le sien lorsqu'elle fut exprimée pour la première fois. Un paradoxe tout d'abord pour le communisme international.

Lénine, lors de la première guerre mondiale, avait constaté avec justesse le lien indissoluble entre l'impérialisme et la guerre pour le nouveau partage du monde. *Le discours de Khrouchtchev en 1956 rompt avec la thèse de Lénine, désormais dépassée par l'histoire,*

*selon laquelle les guerres sont inévitables – de façon aussi brutale que Lénine, en son temps, avait rompu avec la thèse de Marx, selon laquelle les révolutions prolétariennes ne pouvaient commencer que dans les pays les plus développés et réussir qu’au niveau international.*

Lénine acheva la rupture avec une thèse marxiste en se fondant sur la méthode marxiste, de même qu’un demi-siècle plus tard Khrouchtchev a dépassé la thèse de Lénine en s’appuyant sur la méthode léniniste. *Dans les deux cas, il s’agit de la reconnaissance du développement historique qui a transformé ce qui était autrefois juste en quelque chose de faux, ce qui était, jadis, progressiste, en une force paralysante pour l’époque présente.*

Bien entendu, il ne s’agit pas là simplement de considérer la guerre nucléaire d’une manière isolée. Si un tiers du monde n’était devenu socialiste, si le soulèvement des peuples colonisés ne s’était développé jusqu’à atteindre l’universalité qu’on lui voit aujourd’hui et n’avait par là réduit à néant la pensée d’un nouveau partage du monde, alors ce revirement n’aurait pu exister. Si jamais en 1914, Guillaume II, Clemenceau et Lloyd George avaient disposé de bombes atomiques, selon toute vraisemblance, ils en auraient fait usage. Au contraire, la disparition du cauchemar nucléaire est devenue avec le XX<sup>e</sup> Congrès, pour le monde entier, une issue réelle.

Après l’obstination habile manifestée pendant sept ans par Khrouchtchev pour transformer les résolutions du XX<sup>e</sup> Congrès en une espérance générale pour le monde entier, les sophismes de fonctionnaires, parfois astucieusement tournés, qu’emploie la proclamation chinoise pour montrer, que la guerre mondiale « inévitable » est la seule voie vers le socialisme mondial, ces sophismes pâlisent et révèlent leur inanité.

Jetons maintenant un regard sur le contenu sophistiquement « homogène » et « logiquement » déduit de la lettre chinoise.

Si l’on veut en exprimer le contenu brièvement et l’insérer d’emblée dans l’histoire du mouvement ouvrier révolutionnaire, on peut dire tout simplement : c’est la dernière systématisation d’une tendance qui, depuis le début du mouvement ouvrier, ne cesse de resurgir – à la fois neuve et ancienne – : le sectarisme.

Naturellement ce n'est pas ici le lieu d'esquisser l'histoire du sectarisme, nous n'utiliserons des rappels historiques que pour mettre en valeur quelques-uns de ses traits communs les plus caractéristiques.

Tout d'abord la réalité est toujours dépouillée de sa richesse, elle est constamment réduite à un dilemme rigide entre deux extrêmes qui s'excluent absolument. Cela apparaît partout d'un point de vue aussi bien théorique que pratique ; déjà en 1850 Marx caractérisait ainsi la mentalité fondamentale du sectarisme : « À la place de la conception critique, la minorité met une conception dogmatique, et à la place de la conception matérialiste, une conception idéaliste. Au lieu des conditions réelles, c'est la simple volonté qui devient la force motrice de la révolution. Nous, nous disons aux ouvriers : "Vous avez à traverser quinze, vingt, cinquante ans de guerres civiles et de luttes entre les peuples, non seulement pour changer les conditions existantes, mais pour vous changer vous-mêmes et vous rendre aptes à la direction politique". Vous, au contraire, vous dites "Il nous faut immédiatement arriver au pouvoir, ou bien nous n'avons plus qu'à aller nous coucher" »<sup>2</sup>

Cette « vision du monde » a des conséquences de la plus grande importance pour la théorie et la psychologie du sectarisme, En ce qui concerne la psychologie, le point central est d'une part le dilemme abstrait et faux d'un choix entre tout et rien, d'autre part la renonciation pessimiste et défaitiste à toute action, dans la mesure où la réalisation d'un idéal, sublimé en un extrême impossible à atteindre, est de toute façon exclue.

Dans la discussion sur la paix de Brest-Litovsk, Lénine a décrit le point de vue de ses adversaires – les tenants d'une « guerre révolutionnaire » contre une Allemagne encore militairement forte face à une armée russe en pleine décomposition – comme un « Un état d'esprit empreint du plus profond, du plus désespéré des pessimismes, un sentiment de désespoir sans bornes ». <sup>3</sup> (Remarquons en passant

---

<sup>2</sup> In Karl Marx et Friedrich Engels, *Le parti de classe*, Tome II, Maspero 1973. Scission au sein de la Ligue des Communistes, Réunion du Conseil central, 15-09-1850

<sup>3</sup> Lénine, *Chose étrange et monstrueuse* Articles de la « Pravda » n° 37, 28 février et n° 38, 1<sup>er</sup> mars 1918 Œuvres, t. 27, Éditions en langues étrangères, Moscou, 1961, p. 63-71.

lorsque la prise de position chinoise éveille de la sympathie dans certains petits groupes de l'intelligentsia occidentale, il vaudrait la peine d'examiner s'il s'agit réellement de simple politique ou s'il ne s'agit pas plutôt de cette attitude à l'égard de la réalité qui fonde la popularité de certains écrivains contemporains, du type de Beckett. Nous ne pouvons ici considérer dans les détails cette question intéressante par elle-même.)

En outre, la conséquence de ce défaitisme et de ce désespoir pessimiste est fréquemment la suivante : les conquêtes que le mouvement a faites jusqu'à présent – aussi importantes et aussi décisives soient-elles pour l'histoire mondiale – deviennent l'objet de critiques dépréciatives. Ainsi, les partisans sectaires de la « guerre révolutionnaire » contre l'Allemagne étaient prêts à risquer allégrement la jeune force soviétique.

Si nous considérons à présent d'un peu plus près la structure intellectuelle de la position sectaire, nous découvrons des principes d'une abstraction extrême et tombant dans le vide. Disons ici clairement, pour éviter les malentendus, que ces remarques n'ont pas pour but de prôner les procédés de pure « politique réaliste », pragmatiste. Généraliser, ramener tout aux principes, c'est chose nécessaire pour une praxis authentique et aux larges vues. Bien entendu les principes doivent être ancrés dans la réalité dynamique du développement social, c'est-à-dire selon le mot de Marx être « des abstractions intelligibles » ; d'autre part la connaissance des médiations dialectiques entre les principes généraux et les buts concrets et particuliers que l'on se fixe est indispensable.

Le caractère distinctif du sectarisme, c'est précisément qu'il élimine – par principe, pourrait-on dire – toutes les catégories de médiations. La réalisation des principes généraux ultimes n'est pas, pour le sectarisme, le résultat d'un développement social et historique, où se produisent des transformations continues de formes et de fonctions, où naissent des médiations perpétuellement nouvelles et où les anciennes perdent leur valeur, subissent des modifications plus ou moins essentielles, etc. Le sectarisme lie toujours, partout et immédiatement les principes ultimes – et, pour cette raison, nécessairement abstraits – du mouvement avec les actions particulières et il veut immédiatement déduire celles-ci de ceux-là.

Comme on a éliminé toutes les médiations dialectiques entre principes, stratégie et tactique, on aboutit à des déductions creuses et abstraites, ou au mieux, quand toutefois on garde la mémoire de la réalité, à des conclusions simplement analogiques. Même les événements singuliers perdent leurs caractères individuels aussi bien que leurs liaisons indissolubles avec les circonstances concrètes d'où ils sont nés et sur lesquelles, à leur tour, ils agissent. Seule une ressemblance abstraite (ou une opposition) lie une possibilité d'action présente à une possibilité « analogue » prise dans le passé.

Il s'agit encore et toujours de la même chose : avant d'agir, on ne fait pas « l'analyse concrète de la situation concrète » qu'exigeait Lénine, mais on répond à la question « Que faire ? » par une déduction abstraite de principes abstraits.

Je prends comme exemple la discussion sur la participation au Parlement et aux élections dans le mouvement communiste international des années 20 alors que j'étais moi-même encore engagé aux côtés des sectaires. Nous alléguions que compte tenu de la Révolution de 1917, compte tenu de la situation de l'Europe bouleversée par la Révolution, le parlementarisme était dépassé du point de vue de l'histoire mondiale. Lénine répliqua : « Le parlementarisme a "historiquement fait son temps" au point de vue de *l'histoire universelle*, autrement dit *l'époque* du parlementarisme bourgeois est terminée, *l'époque* de la dictature du prolétariat a commencé. C'est indéniable. Mais à l'échelle de l'histoire universelle, c'est par dizaines d'années que l'on compte. Dix ou vingt ans plus tôt ou plus tard ne comptent pas du point de vue de l'histoire universelle ; c'est au point de vue de l'histoire universelle une quantité négligeable qu'il est impossible de mettre en ligne de compte, même par approximation. Mais c'est justement pourquoi, en invoquant, dans une question de politique pratique, l'échelle de l'histoire mondiale, on commet la plus flagrante erreur théorique. Le parlementarisme a-t-il "politiquement fait son temps" ? Là, c'est une autre affaire. »<sup>4</sup>

Si on analyse de telles attitudes du point de vue de la théorie de la connaissance, alors leur subjectivisme extrême apparaît tout de suite.

---

<sup>4</sup> Lénine, *La maladie infantile du communisme (le "gauchisme")* § 7, Faut-il participer aux parlements bourgeois ? Œuvres tome 31.

La fidélité aux principes socialistes aboutit ainsi à une position fichtéenne : « tant pis pour les faits ». Mais si un pareil subjectivisme veut passer des paroles révolutionnaires aux actions, il résulte alors de ce caractère gnoséologique que les déclarations d'intention restent des phrases révolutionnaires, et des phrases seulement. A ce propos aussi, Lénine au temps du débat sur la paix de Brest-Litovsk s'est exprimé très clairement : « Il ne faut pas réduire à une phrase vide de sens le grand mot d'ordre : "nous misons sur la victoire du socialisme en Europe". C'est la vérité, si l'on ne perd pas de vue le long et difficile chemin de la victoire définitive du socialisme. C'est une vérité philosophique et historique, si l'on embrasse dans son ensemble "l'ère de la révolution socialiste" mais toute vérité abstraite devient une phrase si on l'applique à *n'importe quelle* situation concrète. » <sup>5</sup>

\*  
\* \*

La nouveauté décisive que présente Staline pour l'histoire du sectarisme est d'abord de caractère social : tandis qu'autrefois le sectarisme se manifestait surtout au sein de petits groupes ou groupuscules, qui s'apparentaient aux sectes originelles (au sens du mot dans l'histoire des églises), il devient, avec Staline, le fait de la direction d'un grand parti, d'un pays puissant. Cela suppose avant tout – ce que les sectes presque toujours oppositionnelles n'avaient pas – un appareil colossal rigoureusement centralisé ; comme je le définissais en 1956, *une pyramide qui se compose de Stalines de plus en plus petits au fur et à mesure que l'on descend*.

Grâce à cet appareil le subjectivisme de la phrase révolutionnaire se transforme en un *dogme* – également subjectif au sens que nous avons plus haut donné à ce mot, reposant également sur des phrases, mais imposable par la force. La phrase révolutionnaire est certes devenue, dans le cadre des possibilités objectives, toute-puissante, mais elle n'a pas perdu pour autant son inanité subjectiviste.

Ceci découle avec cohérence du changement survenu dans la structure des rapports entre la théorie et l'organisation, de Lénine à Staline. Chez Lénine, les principes d'organisation étaient établis à partir d'une

---

<sup>5</sup> Lénine. *Une leçon dure mais nécessaire*. 25 février 1918. Œuvres. Tome 27. page 60



analyse chaque fois recommencée des nouvelles situations, des nouvelles tendances. Chez Staline, les structures de l'appareil du pouvoir sont d'emblée inébranlables et la présentation enjolivée ou falsifiée des événements ne sert qu'à renforcer la nécessité de l'appareil. (Que l'on pense à la réfutation par le XX<sup>e</sup> Congrès de l'axiome sur la nécessaire aggravation de la lutte des classes.)

Les citations des classiques – c'est le cas aujourd'hui pour les Chinois – jouaient un grand rôle.

Staline en usait royalement avec les faits mais donnait en même temps des manifestations de l'arbitraire le plus bureaucratique une transcription marxiste-léniniste. Un facteur très important de la dénaturation par Staline du marxisme-léninisme consistait justement en ceci qu'il conservait la terminologie marxiste mais que la réalité qu'elle visait n'avait presque plus rien à voir avec sa signification autrefois authentique. Il suffit de penser à des catégories comme celles de discussion ou d'autocritique pour comprendre clairement cette situation.

Nous parlons ici naturellement des traits les plus importants de la politique et de l'organisation stalinienne, de ses traits subjectivistes-sectaires. En effet, si ce contenu de la politique et de l'organisation était resté exclusif, la domination de Staline n'aurait pu se maintenir durant des décades. Mais il ne s'agit pas ici d'évaluer historiquement par un juste dosage ce régime ; non, ce qui m'importe est de démontrer ses caractères sectaires. Et ceux-ci se manifestent clairement même dans le cas de décisions justes en soi.

Je propose seulement un exemple, dont j'ai déjà parlé en détail ailleurs. J'ai autrefois exposé que je tenais le pacte de 1939 pour politiquement juste mais que ce fut une lourde faute que d'obliger les partis communistes occidentaux à considérer la guerre d'agression hitlérienne comme une guerre impérialiste d'ancien style et par voie de conséquence à voir comme leur ennemi réel leur propre régime et non pas Hitler. Nous avons ici sous les yeux comme dans un bouillon de culture la phrase révolutionnaire ; le dogme subjectiviste : le facteur singulier et concret (le régime hitlérien) disparaît complètement, le schéma de la première guerre mondiale recouvre complètement la réalité de la deuxième, l'application du dogme

contredit brutalement tous les caractères de la nouvelle guerre, tous les intérêts et tous les sentiments des masses.

Ainsi le dogmatisme stalinien dénature aussi des exigences issues de prémisses dont la conception en elle-même était juste. Le rapport de la théorie et de la réalité est complètement embrouillé et, précisément pour cette raison, réagit sur le sujet autonome du dogme. Le défaitisme sectaire qui est un caractère général de la méthode stalinienne, le refus défaitiste de croire que les masses soient capables d'agir par elles-mêmes et qu'il soit possible d'apprendre quelque chose d'elles, prennent ici une autre tournure : Staline ne croit pas que les travailleurs des pays occidentaux puissent rester fidèles au socialisme et à l'Union Soviétique tout en se défendant contre l'agression d'Hitler.

*Ainsi se crée autour du sujet du dogmatisme sectaire devenu isolé un climat nauséabond de méfiance ; la période des grands procès ne peut – du moins psychologiquement – être comprise qu'à partir d'un tel climat.*

Mais cette méfiance qui, dans sa structure intime, est un subjectivisme exalté se change, lorsque les désirs subjectifs deviennent très forts, en une crédulité également subjective et sans fondement ; ainsi, lorsque Staline, malgré de nombreux avertissements, pendant l'été 1941, ne voulut pas croire à l'imminence de l'agression hitlérienne contre l'Union Soviétique.

Cette essence contradictoire du sectarisme subjectiviste devenu système souverain engendre dans sa pratique non seulement la contradiction dont je viens de parler, mais encore toute une série de contradictions semblables. Par exemple, le défaitisme fondamental des dirigeants au sujet des masses se change, dès qu'il s'agit de parler à celles-ci, en un optimisme de ministre des Finances. La raison en est facile à pénétrer. Le subjectivisme dogmatique de la méthode stalinienne ne peut pas – comme chez Marx et Lénine – faire de la pratique le juge de la théorie. C'est bien plutôt la pratique qui dans toutes les circonstances doit confirmer les dogmes subjectivistes. Si ce n'est pas le cas dans la réalité, l'appareil doit se soucier de l'apparence. Ainsi partout, comme je l'ai déjà depuis longtemps montré à propos de la littérature, le but fixé, la perspective sont présentés comme

*réalité. C'est une des raisons importantes de la stagnation des sciences marxistes sous Staline, de la perte de prestige qu'a subie le réalisme socialiste même dans les pays socialistes.*

De cette structure de la pensée et de l'action découle aussi la *profonde inhumanité de l'époque stalinienne*. L'humanisme de Marx – profondément, différent des humanismes subjectifs et passifs à la Stefan Zweig – un humanisme qui admet le sacrifice et qui même l'exige dans certaines situations concrètes, s'exprime théoriquement dans ses analyses fondamentales du rapport de l'homme et de la société et, en vérité, non seulement dans ses écrits de jeunesse, mais surtout dans la section du *Capital* sur le fétichisme. Les analyses de Marx montrent que derrière la surface apparemment fétichiste du système économique existent toujours comme réalités véritables les rapports entre hommes, que l'homme, l'homme réel, l'homme socialisé est en fin de compte – encore, bien sûr, que sa puissance ne soit nullement illimitée – le sujet du devenir social.

Le corrélatif de cette conception c'est que le moment du socialisme doit être celui d'une puissante libération intérieure. La suppression des formes d'exploitation propres à l'existence des classes nous oblige à conférer à l'activité humaine responsable l'importance qui était reconnue surtout jusqu'à présent à la réalité sociale. C'est seulement ainsi, comme l'avait discerné Lénine, que l'héritage éthique du développement de l'humanité passera dans les faits. Il prévoit que : « ... libérés de l'esclavage capitaliste, des innombrables horreurs, brutalités, absurdités et vulgarités de l'exploitation capitaliste, les hommes s'habitueront peu à peu à observer les règles de la vie sociale commune les plus élémentaires, connues depuis toujours et prônées depuis des millénaires dans tous les préceptes et à les observer sans violence, sans contrainte, sans hiérarchie, sans cet appareil particulier de contrainte qui s'appelle l'État ».

Le dogmatisme subjectiviste de la période stalinienne avec son unité contradictoire de méfiance et de crédulité, de défaitisme caché et d'optimisme de ministres des finances pour la montre, etc., ne peut donc pas trouver le chemin qui conduit de la contrainte de type simplement juridique à un engagement éthique autonome. Il aura plutôt tendance à donner aussi bien à la morale héritée qu'à la morale

en train de naître, par la permanence de sanctions bureaucratiques, la forme réactionnaire d'un rapport de droit.

Nous n'avons pas ici à exposer l'attachement des communistes chinois aux méthodes staliniennes non plus que la genèse historique de cet attachement. Un fait nous suffit : après le court épisode des Cent-Fleurs qui devaient fleurir, l'esprit stalinien du sectarisme se manifeste dans tous les documents des communistes chinois avec une évidence croissante. Le « Grand Bond » était déjà entièrement conçu et réalisé d'après ce modèle ; son naufrage nécessaire ne fut suivi que d'une radicalisation de la même méthode. Ce n'est pas un hasard si la prise de position sur la question centrale de notre époque, la Paix et la Guerre, se relie au discours de Staline devant le XIX<sup>e</sup> Congrès. Après quelques restrictions concédant la possibilité d'éviter dans certaines circonstances quelques guerres particulières, est assenée l'affirmation, sans aucune restriction quant à son essence, de l'inévitabilité des guerres mondiales tant que durera l'impérialisme ; seule la victoire du socialisme à l'échelle mondiale pourrait en toute certitude empêcher la guerre mondiale. C'est pourquoi, sur le point du radicalisme de la phrase révolutionnaire, la position prise par la lettre chinoise laisse Staline loin derrière elle.

On ne pourra jamais assez le répéter : le grand tournant qui a eu lieu dans la vie des peuples depuis le XX<sup>e</sup> Congrès, la cessation de la peur devant l'absence de lois, la perspective pour l'humanité d'échapper à la guerre atomique possèdent à la longue une puissance d'efficacité plus forte que les phrases révolutionnaires des fonctionnaires chinois encore si routiniers. Bien entendu, pour que ce sectarisme moderne subisse une défaite théorique qui l'anéantisse, il faut, non seulement que ses exigences pratiques soient contredites par la vie, mais aussi que ses prémices et ses méthodes de déduction soient réfutées intégralement par la théorie marxiste.

Que cette attaque théorique décisive manque encore aujourd'hui est évident. *Aussi longtemps que le développement de l'économie, de la philosophie, etc. ramené par Staline à l'immobilisme, à la régression ne se sera pas réellement remis en mouvement, aussi longtemps que, malgré un sentiment évident et certain des problèmes vitaux décisifs du présent, on cherchera encore « à éclairer » les faits et les rapports économiques actuels par des citations vieilles de quarante ans, au lieu*

*de réaliser, sur la base de la méthode marxiste-léniniste débarrassée des dénaturations staliniennes, une recherche – libre de préjugés – des traits spécifiques du présent, l'héritage théorique du stalinisme ne sera pas vraiment dépassé.*

Pratiquement, c'est sur la question de la coexistence que les oppositions se font jour.

Dans le sentiment vécu de très larges couches des deux camps se laisse percevoir un très clair penchant à l'état de coexistence. Mais à cet attachement est toujours liée une sensation d'inquiétude intérieure à l'égard des conséquences qui en découleraient. Naturellement celle-ci est attisée dans les deux camps par les extrémistes adversaires de la coexistence. Ainsi ce thème revient constamment dans la presse occidentale : les propositions de coexistence que font les Soviets ne seront pas sincères tant que les communistes n'auront pas renoncé à leur but final, l'établissement d'un socialisme à l'échelle mondiale. Et inversement, les Chinois reprochent aux hommes politiques soviétiques d'affirmer que sur des questions particulières ils ont trouvé chez les hommes politiques occidentaux une conception saine et lucide de la situation et donc de ne pas tenir ces hommes politiques occidentaux pour des conspirateurs aveugles et fanatiques qui sans cesse, jour et nuit, et par tous les moyens préparent l'écroulement immédiat des États socialistes.

*La vérité est que aussi bien capitalisme que socialisme sont des systèmes économiques universalistes dont la logique interne vise à soumettre le monde entier à leur mode de production. C'est là un fait économique élémentaire, impossible à éliminer, et qui doit toujours être regardé, dans les rapports réciproques, comme le principe ultime. Faut-il – en conclure comme le font, non seulement les sectaires communistes, mais aussi les « enragés <sup>6</sup> » capitalistes – que la guerre froide, qui à la première occasion peut se transformer en guerre chaude, est, nécessairement la seule forme de relation possible entre les deux systèmes mondiaux ? À mon avis, tous les événements de l'histoire des dernières décades condamnent éloquemment de semblables abstractions.*

---

<sup>6</sup> En français dans le texte.

Il suffit de penser à la guerre commune contre Hitler. Les oppositions décisives étaient, à cette époque aussi, puissantes ; elles surgissaient plus ou moins clairement dans chaque discussion, sur les plans de campagne, les perspectives de paix, etc. Autrement dit, comme il avait été impossible d'abattre par des interventions armées la puissance soviétique constituée dans les années 1918-1921, ces formes directes de la lutte de classes internationale allaient être continuellement remplacées par des formes indirectes (allant jusqu'à l'alliance).

La nouveauté dans la situation présente réside en ceci : les tendances à la suspension des formes directes de la guerre grandissent et prennent de la force, les pauses, qui se manifestaient initialement de façon passagère et momentanée, convergent d'une manière de plus en plus décisive vers un *état permanent*. La guerre froide est certes toujours la forme prédominante des relations internationales entre États capitalistes et socialistes. Toutefois, plus les circonstances objectives s'opposent efficacement au déclenchement de guerres chaudes, plus la guerre froide perd son rôle préparatoire ; elle devient peu à peu un non-sens et même une gêne ; elle est à longue échéance – et bien sûr, à longue échéance seulement – condamnée à mourir.

Ces changements dans la situation sont pour le succès de la politique des deux grands adversaires d'une importance décisive. Mais ils ne peuvent rien ôter à la donnée sociale fondamentale : la coexistence est une forme spécifique de la lutte des classes internationale. Nous répétons : cette particularité de la situation présente est due à une combinaison socio-historique de circonstances. La guerre atomique, avec ses conséquences, n'est qu'une composante – certes de la plus grande importance – de cette totalité concrète. Sans l'apparition d'une puissance mondiale socialiste, renforcée par un nombre important d'États socialistes, sans le courant orageux et irrésistible qui a libéré les peuples ex-colonisés, il est à prévoir que la guerre atomique aurait joué un tout autre rôle dans la politique internationale.

Mais si l'initiative opiniâtre de la politique soviétique nous a installés dans le temps de la paix, alors les deux camps doivent renverser énergiquement leurs perspectives historiques.

Comme nous nous occupons ici principalement de l'opposition sino-soviétique, il faut rappeler que de la première – et brève – prise du

pouvoir par le prolétariat (Commune de Paris en 1871) à Cuba, toute révolution véritable a éclaté en connexion avec une guerre ; ainsi en Russie en 1905 et 1917 ; ainsi en 1945 (naissance des démocraties populaires en Europe centrale), ainsi en Chine en 1948. Il n'est donc pas du tout surprenant que la position de nombreux communistes (et aussi d'anticommunistes) soit centrée sur la liaison « organique » de la guerre et de la révolution. Aussi, l'un des mérites durables du XX<sup>e</sup> Congrès est-il d'avoir avec perspicacité et courage, caractérisé ouvertement cette situation comme historiquement dépassée.

La constatation de la possibilité – certes il ne s'agit que de possibilité – d'un passage au socialisme *sans* guerre et sans guerre civile constitue un pas important pour l'adaptation de la pensée révolutionnaire à la nouvelle situation mondiale. Nous devons ici nous limiter à indiquer les rapports avec la coexistence. Le point essentiel est que la concurrence pacifique dans tous les domaines de la vie humaine prise dans sa spontanéité simple et immédiate vise à gagner le cœur des hommes, à préparer la décision qui les fera entrer activement dans l'ordre social de leur choix.

Si ceci est valable pour les pays civilisés qui ont déjà réalisé l'une ou l'autre de ces formes économiques, c'est encore plus valable pour les pays en voie de développement qui se libèrent à notre époque, dont l'économie est la plupart du temps précapitaliste et qui se tiennent maintenant devant un choix : il leur faut décider de la voie de développement qu'ils suivront à l'avenir. Dans ce cas, naturellement, la concurrence économique, qui est le contenu de la coexistence, joue un rôle déterminant.

Mais, aussi important que soit dans ce contexte le potentiel économique des systèmes sociaux en concurrence, ce n'est pas pourtant le seul facteur décisif. Aujourd'hui encore, il est certain que les U.S.A. sont le pays économiquement le plus développé. Mais tout observateur peut constater que l'aide des U.S.A. aux pays en voie de développement est incomparablement plus grande qu'elle ne le serait sans la concurrence avec l'Union Soviétique et les États socialistes. La simple existence de ces derniers – indépendamment de l'appui réel qu'ils fournissent – oblige les pays capitalistes à pousser leurs efforts bien au delà de ce qu'ils auraient réalisé sans cette concurrence.

Mais cette action de la simple existence des États socialistes, de l'accroissement de leur potentiel économique et militaire a un effet encore plus important sur la situation. Toute colonisation, toute mainmise capitaliste désagrège jusqu'à un certain point la structure sociale originelle des pays dépendants. On leur greffe des tendances de développement déterminées qui deviennent souvent des obstacles réels à une croissance véritablement saine et organique – il suffit d'indiquer les monocultures de pays isolés. Le néo-colonialisme aujourd'hui « purement économique » des pays impérialistes tend à maintenir ces frustes structures. Et allons plus loin : toute domination coloniale, comme il est de règle, s'est appuyée sur les couches socialement réactionnaires des pays entièrement ou à demi soumis. Cette politique n'a pas cessé aujourd'hui ; il suffit de citer la Corée du Sud et le Sud-Vietnam.

Dans ces conditions, l'aide des pays socialistes acquiert une importance extraordinaire. Elle peut devenir le moyen d'un développement normal, économiquement et socialement bien orienté, vers la civilisation – étant bien entendu que le but final est d'ouvrir et de faciliter pour les États récemment libérés l'accès au socialisme. C'est là que l'on perçoit clairement le grand danger que font courir le sectarisme chinois, la phrase révolutionnaire chinoise.

En même temps, on perçoit avec évidence quelles importantes conséquences politiques comporte le règlement de comptes théorique radical avec le sectarisme qui dénature la méthode marxiste. Aujourd'hui, peu de gens se rappellent que le premier grand document marxiste de théorie politique, le *Manifeste communiste*, débouchait sur cette question de politique théorique : par quelles formes de transitions l'Allemagne de l'époque, attardée du point de vue économique et social, pourrait-elle trouver son chemin propre vers le socialisme. De la même façon, peu de gens se rappellent aujourd'hui que Lénine, en 1905, repensant de fond en comble Marx et Engels et appliquant leurs pensées à la situation particulière de la Russie, également attardée à l'époque, aboutissait à la théorie de la dictature démocratique des ouvriers et des paysans ; et que, au moment de la fondation de la Troisième Internationale, il s'occupait activement de trouver, pour une telle théorie des transitions, une nouvelle formulation applicable au combat que commençaient à mener les peuples colonisés. Avec la



mort de Lénine, avec la domination de Staline, le renouvellement de la pensée sur ce problème des transitions subit un coup d'arrêt.

L'absence d'une recherche théorique, économique et historique est dans la situation actuelle lourde de conséquences, car dans le mouvement des pays sous-développés vers l'autonomie, les problèmes manifestent une pluralité d'aspects qu'il est très difficile de saisir d'un seul regard. Il y a des pays dans lesquels il faut d'abord détruire les rapports agraires féodaux ; il y en a d'autres où la structure sociale est encore plus primitive que le féodalisme. L'aide politique réelle des marxistes devrait donc consister en une analyse concrète des conditions de transition ; seule une telle analyse permet d'indiquer les voies spécifiques pour un développement ultérieur. Une « politique réaliste » simplement pragmatique, élaborée à partir des expériences de pays d'un tout autre type, serait ici d'un piètre secours.

C'est pourquoi le programme chinois avec la phrase révolutionnaire : « réalisation immédiate du socialisme » peut certes acquérir une influence tactique momentanée dans les pays attardés en train de se libérer, mais aussi leur apporter de nombreux désavantages. S'il n'y a d'autre alternative que celle-ci : phrase révolutionnaire ou politique réaliste simplement pragmatique, la phrase révolutionnaire peut éveiller un écho. Si, sur le plan du développement, les peuples sont placés devant le choix abstrait : exploitation capitaliste ou socialisme immédiat, ils courent le risque énorme de s'engager sur de fausses routes.

*Une contre-offensive théorique, une guerre au sectarisme sino-stalinien devrait être l'exigence politique pratique du jour.* Mais le présupposé inconditionnel de cette contre-offensive est un règlement de comptes théorique radical avec le sectarisme en tant que système de pensée. Dans la pratique politique, l'Union Soviétique s'est affirmée avec succès comme le défenseur, à la fois sage et décidé, de Cuba et a, par là, à coup sûr, gagné ou renforcé la confiance de beaucoup de peuples. Le programme chinois introduit ici théoriquement dans la vie internationale un des aspects les plus néfastes de la praxis stalinienne : *la glorification abstraite et dogmatique de l'état de guerre civile comme alternative unique à l'opportunisme et à la capitulation.*

L'abstraction irréaliste d'une telle alternative, fruit de la subtilité sectaire, devrait aujourd'hui être réfutée de manière théorique, justement pour décider clairement quelles sont les questions qui peuvent être résolues par les méthodes de la guerre civile, et lesquelles peuvent l'être par le seul moyen d'une *lente évolution*.

Lénine, à l'époque du communisme de guerre et de la N.E.P., a abordé, sous divers angles, ce problème ; ses méthodes, ses conclusions et ses suggestions pourraient aujourd'hui, appuyées chaque fois sur une analyse spécifique, réfuter efficacement cette alternative abstraite. Chacun sait bien qu'il n'est pas rare, au cours des guerres civiles, de voir le hasard aller chercher au plus profond des masses des hommes politiques ou des chefs militaires – parfois de grande envergure – et les installer au sommet ; dans aucune guerre civile, toutefois, on n'a vu un manœuvre inexpérimenté devenir d'un seul coup un spécialiste qualifié.

Que les effets néfastes de la phrase révolutionnaire de la guerre civile apparaissent même dans le choix des cadres, dans la vie pacifique de tous les jours, c'est ce que nous avons appris nous autres Hongrois, à l'époque de Rákosi, pour notre malheur. Mais la phrase révolutionnaire devenue fétiche est encore aujourd'hui bien éloignée d'appartenir au passé. C'est pourquoi *le règlement de comptes théorique radical avec la phrase révolutionnaire* est la condition sine qua non pour que soit enfin trouvée la définition réelle, répondant aux nouvelles formes de la réalité, de la lutte de classes qui se manifeste chaque fois selon une modalité différente : les méthodes réellement révolutionnaires doivent toujours mener un combat sur deux fronts, contre l'opportunisme (ici, la capitulation de fait devant le néo-colonialisme) et contre la phrase révolutionnaire.

Mais la concurrence pacifique seulement économique entre les pays capitalistes et socialistes est, en son essence, beaucoup moins purement économique et technique, et donc – du point de vue des classes – beaucoup moins « pacifique » qu'il n'y paraît. Au contraire, une importante et fructueuse contradiction se fait jour. Ce qui compte ici – à la longue – ce n'est pas seulement la suprématie réelle, technique, économique. Dans le développement actuel de cette concurrence pacifique, qui se déploie sur tous les plans, *il devient difficile de rester au niveau des affirmations de simple propagande*.

*Ce qui est comparé dans la concurrence, c'est l'élévation réelle du niveau de vie de la population, et non les proclamations de propagande.*

Ainsi, la concurrence économique annule les vantardises et c'est le tout de la réalité économique qui devient une œuvre à la fois cohérente et monumentale de propagande ; tout succès renforce le système et accroît sa force d'attraction. *Cette concurrence détermine – finalement – qui l'emportera dans la lutte des classes internationale qu'est la coexistence.*

Bien sûr, ici aussi, il faut faire attention à ne pas admettre un développement trop rectiligne. En effet, si seule la suprématie technique et économique faisait la décision dans ce *combat (agon) des systèmes sociaux*, la suprématie du système capitaliste n'aurait jamais été en danger, et son hégémonie serait aujourd'hui encore incontestée. Cependant, tout homme pensant perçoit rationnellement et intuitivement qu'il n'en est pas ainsi. Que l'on pense – à titre de contre-exemple extrême – aux années vingt. En Russie, il y avait des disettes, et j'ai, plus d'une fois à Vienne, fait l'expérience suivante : dans l'après-midi, on participait à des collectes pour rassembler des moyens de subsistance destinés aux régions affamées, et le soir, on rentrait chez soi en compagnie de non-socialistes qui nous avaient aidés. Eh bien, beaucoup, après une telle expérience, inclinaient ouvertement à reconnaître la suprématie du système socialiste : *La raréfaction de telles manifestations à l'heure actuelle – et que l'on mange à sa faim ne fait rien à l'affaire – est en relation directe avec les séquelles de la période stalinienne dans l'idéologie internationale.*

Aussi, retournement imprévu, la considération de la concurrence des économies nous fait passer à celle de la concurrence *des cultures*. Le terme médiateur me semble être le problème du *loisir* dont l'importance sociale doit constamment augmenter avec la limitation de plus en plus nette du temps de travail. Bien que, à la suite de l'abandon sous Staline, pendant des dizaines d'années, de la recherche économique indépendante, *la dynamique concrète et légale du capitalisme actuel n'ait pas été théorisée avec suffisamment de clarté*, bien qu'il reste toujours des partisans orthodoxes de la doctrine stalinienne, *qui au lieu de saisir correctement les faits, font des*

*citations sur la « paupérisation absolue », on ne peut plus douter du fait de la diminution constante du temps de travail.*

Il est connu que c'est dans le loisir précisément que Marx a vu la base du royaume de la liberté, du « développement des forces humaines, qui a valeur de but absolu ». Ainsi apparaît, indépendamment des pensées et des décisions des hommes particuliers, une sphère du loisir, dont l'extension croît, et cette croissance crée une place toujours plus grande pour la culture, augmente son poids social (naturellement il s'agit ici de l'accroissement de son importance sociale et non pas d'un jugement de valeur).

Ce n'est pas le lieu ici d'essayer d'opposer sur les questions culturelles les deux systèmes. Il faut seulement constater que la coexistence culturelle elle-même n'est aucunement pacifique et que le principe de la lutte des classes exprimé dans la formule de Lénine « qui à qui »<sup>7</sup> doit jouer ici aussi.

Naturellement les produits de la culture et surtout de la haute culture ont des propriétés particulières très marquées, qui interfèrent de façon décisive sur l'intensité du combat qui se livre ici et sur son issue. Ainsi, il est de l'essence des objectivations culturelles de haute valeur, d'exiger la domination exclusive sur leur royaume et de récuser brutalement tout ce qui diffère d'elles. Goethe, qui était personnellement très pacifique, s'exprimait ainsi sur cet état de choses fondamental : « Quand j'entends parler d'*idées* libérales, je suis toujours étonné de voir combien les gens aiment se payer de mots creux : une *idée* n'a pas à être libérale ! Elle doit être forte, capable, bien pensée pour remplir sa mission divine qui est d'être productive ; Quant au *concept*, il a encore moins à être libéral, car il a une tout autre mission. »<sup>8</sup>

Pour les œuvres d'art ce principe d'exclusion est peut-être moins nettement perceptible immédiatement, mais dans les violents combats de tendances il revient au premier plan. *Ajoutons que la genèse de toute œuvre d'art est certes socialement déterminée selon le système des classes, mais que l'œuvre d'art – et plus elle est importante, plus ceci joue – brise les barrières sociales à l'intérieur desquelles elle est*

---

<sup>7</sup> « *Wer wem?* » On peut le comprendre comme « *qui l'emportera sur qui ?* »

<sup>8</sup> Johann Wolfgang von Goethe, *Maximes et réflexions*, Rivages, 2001, p. 53.

*née et est en mesure d'atteindre à une action universelle, même sur des hommes dont les sentiments de classe lui sont hostiles.*

Il est donc tout aussi partial et trompeur de méconnaître – comme on le fait dans le monde capitaliste – la détermination sociale, la détermination de classe des objectivations culturelles, que de suivre l'opinion sectaire selon laquelle la genèse de classe d'une œuvre définit strictement et exactement l'action de celle-ci. Des deux opinions extrêmes, en fait *également* inexactes, c'est *la deuxième qui, sans aucun doute, est la plus dangereuse* pour l'essor d'une production originale et progressiste.

Ce dogme à l'époque stalinienne a exercé sur la science et l'art une action paralysante. Il est sûr qu'il est responsable du fait que *la puissante et conquérante action culturelle qui caractérisait dans les années 20 une Russie Soviétique pourtant en proie à des difficultés économiques infinies, ait subi par la suite un très fort recul en extension et en intensité.*

Naturellement les résolutions des XX<sup>e</sup> et XXII<sup>e</sup> Congrès ont une influence très positive sur l'opinion publique des pays même capitalistes ; mais l'ancienne influence de l'U.R.S.S. sur la culture mondiale n'est toujours pas rétablie. Bien sûr il y a déjà aujourd'hui des exceptions telles que le petit roman sur les camps de concentration de Soljenitsyne, ou les dernières nouvelles de Tibor Déry. Il faut espérer que la nécessité de réagir efficacement d'un point de vue *culturel* aussi contre le système des Chinois, qui ont revivifié le sectarisme et le diffusent par une propagande agressive, conduira à faire passer dans les faits les résolutions des XX<sup>e</sup> et XXII<sup>e</sup> Congrès et à aller encore de l'avant.

Notre tâche n'est pas ici de faire des prophéties et surtout pas de ces prophéties qui prétendent entrer dans les détails. Nous traitons seulement d'une question de principe qui nous amène aussi à réfléchir, d'un point de vue purement théorique, sur la manipulation des pensées et des conduites humaines. La nature et les effets de cette manipulation ont été la plupart du temps mal compris dans le monde capitaliste. Avant tout, on sous-estime l'importance de sa genèse et même souvent on la néglige complètement. Je pense au maintien par

Staline, pendant tout son règne, des méthodes de gouvernement qui ne se justifiaient, à la rigueur, que pendant la période de guerre civile.

Cela n'est pas arrivé par hasard. Chacun connaît l'horreur qu'ont inspirée les méthodes staliniennes à tous ceux qui sympathisaient avec le socialisme et même à beaucoup de communistes. Dans ces conditions, il était très avantageux pour l'idéologie bourgeoise d'identifier Staline avec Lénine, et même avec le marxisme en général, de présenter les pires excès du régime stalinien, comme des conséquences nécessaires de la philosophie (« Weltanschauung ») de Marx et d'Engels.

Que cette conception soit fautive, que les classiques du marxisme aient toujours compris la guerre civile comme une guerre inconditionnellement nécessaire dans certaines circonstances, mais cependant comme une simple transition, change peu de choses, pour les grandes masses, à l'efficacité d'une telle propagande, *aussi longtemps qu'il subsiste dans le monde socialiste des traces qui peuvent faire croire que les méthodes staliniennes sont encore en vigueur*. Le conflit avec le sectarisme sino-stalinien offre la possibilité la plus éclatante (et la nécessité la plus contraignante) de régler radicalement les comptes dans ce domaine.

Aujourd'hui, le mouvement de l'idéologie marxiste nous permet d'espérer ; il devient évident que les formes dures de la manipulation représentent, dans la révolution socialiste considérée comme un tout, *un corps étranger*, que seule l'inadmissible généralisation par Staline des méthodes de la guerre civile a pu faire croire qu'elles étaient partie intégrante du socialisme.

Certes, une telle désintégration pose des problèmes difficilement solubles à court terme et le chemin qui va de la brutale manipulation stalinienne à la réalisation de la démocratie prolétarienne réclamée par Lénine n'est pas facile à suivre ; pourtant des pas sérieux esquissés dans cette direction suffisent déjà à *nous persuader que la forme stalinienne de la manipulation est un élément étranger, qui peut être, qui doit être éliminé de la construction du socialisme*.

Au contraire, dans le système capitaliste, la manipulation libérale, sans violence dans les formes, appartient à l'essence économique du système. Comme le capitalisme a totalement investi les secteurs de la

consommation et de l'offre, la manipulation des masses d'acheteurs est devenue pour lui une nécessité économique. Les interprétations, plus « profondes », ne changent rien à ces faits de déterminisme économique et ne sont pas de véritables explications ; c'est à peu près le cas du célèbre livre de D. Riesman : *The lonely crowd*,<sup>9</sup> qui décrit l'essence de cette manipulation comme un passage du type « inner directed » au type « outward directed ». Toute description correcte de la réalité quotidienne normale aux U.S.A. – en tant que symbole et modèle du monde capitaliste – montre que cette manipulation a la structure économique que je viens d'indiquer.

Naturellement cette manipulation n'est pas limitée à l'échange des marchandises, elle s'exerce aussi dans les domaines sociopolitiques et culturels.

La construction universelle de ce système de la manipulation est connue de tous et n'a pas besoin d'être décrite. Non seulement il se développe en extension, mais il ne cesse de s'affiner (par exemple, l'organisation de la vente des articles de masse suscite des recherches scientifiques effectuées par des spécialistes sur les motivations psychologiques de l'acheteur ; elles visent à augmenter par des manipulations psychologiques l'envie d'acheter).

Dans la mesure où, comme tout le laisse prévoir, l'importance éminente du loisir, champ de bataille entre sens et non-sens de la vie humaine, s'accroîtra constamment, il était nécessaire d'essayer de caractériser brièvement, dans leur essence sociale, les forces qui agissent ici de façon décisive. Ce n'est naturellement pas ici le lieu où débattre de façon détaillée d'une telle problématique. Les indications fragmentaires auxquelles j'ai abouti étaient néanmoins nécessaires pour montrer dans le domaine du loisir la signification du combat décisif contre le sectarisme stalinien et chinois. La force d'attraction internationale du socialisme, la victoire dans cette lutte des classes internationale qu'est la coexistence pacifique, dépend pour une bonne part du radicalisme avec lequel nous saurons régler le compte du sectarisme d'autrefois et d'aujourd'hui.

Georg LUKÁCS

---

<sup>9</sup> David Riesman, *La Foule solitaire, anatomie de la société moderne*, Arthaud, 1964.